

## Avertissement

Cher et vénéré lecteur, qui tient dans sa main ce fébrile manuscrit, élaboré au terme d'un dur travail et de longues et multiples nuits blanches, avant de vous jeter avidement au gré des pages qui vont suivre, permettez-moi de vous donner un secret pour le décodage de cette narration.

A priori rien de vraiment révolutionnaire. Le concept du scénario, on va le garder assez simple. Un groupe de jeunes gens, donc à priori vifs et en bonne santé, sont réunis dans un endroit isolé. La réunion amicale tourne bientôt au drame, voire à la scène de boucherie la plus standard.

Dans un univers artistique contemporain où l'horreur et la violence semblent surenchérir, nous ne jouerons pas à ce jeu là, bien que la tentation soit grande. Juste de quoi alimenter l'instinct bestial primaire qui caractérise l'homo sapiens du vingt et unième siècle.

La seule particularité sera plutôt au niveau de la narration. D'habitude, cher et vénéré lecteur, pour qui je ne tarirai pas de termes élogieux, vous suivez paisiblement le narrateur, qui est soit l'un des personnages du récit, soit un observateur extérieur. Vous partagez ses vues, ses sentiments, son opinion, et puis vous prenez la fin tel qu'il vous la livre.

Or, ce narrateur, qu'il soit acteur ou extérieur à l'action, va interagir avec d'autres caractères. Pourquoi écouter toujours la même voix, adhérer à la même position, pour suivre une action ou aborder une description ?

L'homme n'est pas le seul sur terre, et il faut savoir faire l'effort de montrer un peu d'empathie. Que ressent la personne en face de moi ? Vit-elle les événements de la même façon ? A-t-elle le même référentiel, agit-elle de la même manière, appréhende-t-elle une situation conflictuelle ou dangereuse comme je le ferai ?

Le narrateur, d'aventure, n'est pas très empathique. Le lecteur, magnifique et adulé, l'est peut être un peu plus, à condition d'être un tantinet bousculé. C'est ce que nous allons essayer de faire.

Dans cet ouvrage, un chapitre commence le matin et se termine le soir. Mais chaque jour, un narrateur différent prendra la parole. Nous l'écouterons, ou plutôt le lirons, et essaierons de comprendre comment il ressent la situation, quelle est son opinion sur celle-ci, ses croyances, comment il enquête.

A présent, nous sommes presque prêts. Je ne vous présente pas les personnages, vous allez les découvrir... par eux même ! Il nous reste juste à planter le décor de ce huis clos. Si vous aimez la science fiction, on peut imaginer une station orbitale, si vous êtes plutôt exotique, une île perdue au milieu d'un beau lagon ; quoique dans notre cas, une bonne maison hantée, cela ferait bien l'affaire.

Bon, c'est décidé, je vous emmène en

## Vacances en Ecosse

# Chapitre 1

## Antoine

Que suis-je venu faire dans cette demeure ? Je ne fais rien de mes journées, avais-je besoin comme les autres de prendre des vacances ? Ils sont tous là pour se reposer, faire la fête, revivre nos délires d'étudiant... mais pour moi ces délires sont vieux, ces fêtes sont lointaines... Je ne me reconnais plus au milieu d'eux. Ils sont tous heureux dans leur quotidien confortable ; ils ont la vie qu'ils ont choisi, ont réussi socialement ou sur le plan personnel.

Et moi je suis là, au milieu d'eux, comme la tache de sauce tomate qui a surgi sur ma chemise blanche au restaurant le jour de mon dernier entretien d'embauche. Quel idiot, aussi, prendre des pâtes à la bolognaise sans chemise de rechange. J'étais arrivé en train depuis Lyon le matin. Arrivé en avance dans le quartier où je devais rencontrer un recruteur pour un poste de programmeur dans une société de service, je me suis permis de prendre place à ce bistrot en attendant quatorze heures. Et le drame est arrivé à la dernière bouchée. Celle que l'on hésite à attraper. J'arrête là ? Non, allez, une dernière pour la route. L'attention se relâche, l'estomac se fait pesant et fatigué, un courant d'air fait glisser la serviette qui rejoint le sol tandis qu'une merveilleuse gerbe rouge vient agrémenter le tissu soigneusement repassé et encore tendu malgré le voyage. Je me suis rendu malgré tout à l'entretien ; je me demande si ce n'était pas par plaisir de me ridiculiser. Mon parcours académique ? Le bac S, la faculté après m'être fait virer de classe préparatoire, un DEA presque

volé au bistrot du coin... et cette tâche qui semble grandir sur ma poitrine.

Célibataire ? Bien sûr, c'est écrit sur ma tronche. Ce n'est pas la photo sur mon dossier qui est loupée, c'est moi.

Mon parcours professionnel ? Un stage minable à faire des photocopies, embauché ensuite dans une PME à corriger des bugs dans des programmes pourris codés en C++ alors que j'ai toujours voulu faire du java ; les CDD qui s'enchaînent, puis qui se terminent car il faut un jour passer au CDI mais la boîte ne veut pas. Et cette marque rouge qui m'obnubile... Je parle technique pour faire croire que je sais encore des choses, après presque deux ans à gober les mouches et à balancer des CV depuis mon studio lyonnais, mais je sens que je ne convaincs pas. Le recruteur relit mon curriculum dans tous les sens pour passer le temps pendant que je lui explique tout ce que j'aurais pu faire si on m'avait laissé coder en Java. S'il avait eu des crayons de couleur, il l'aurait sans doute colorié. Je suis ridicule avec cette tâche. On ne voit que ça. Je suis foutu. Oui, je sais, on me rappellera. En attendant, vous ne voulez pas déjà me rembourser mon billet de train ? C'est toujours ça de gagné, puisque je n'aurai pas ce job pourri. Et puis vous savez, les allocations chômage, au bout d'un moment, ça diminue...

Il fait nuit. Tout le monde dort. Ou bien s'agite avec son partenaire sexuel. Bande de goret. Je n'arrive pas à trouver le sommeil, comme d'habitude. C'est pourquoi je suis venu dans le salon. Au début la lune jetait de pâles lueurs par les fenêtres de cette vaste salle au sol recouvert, comme au premier étage, de plancher. Le reste du rez-de-chaussée est pavé de pierres. Je dis « le salon », car il s'agit de la pièce la plus vaste du manoir, et qu'on y trouve trois grands canapés, quelques chaises en bois, et un vieux piano désaccordé que Vincent a touché rapidement en arrivant, avant de nous affirmer que s'il avait été

en bon état, il aurait été en mesure de nous jouer du Mozart, comme du blues, pendant nos longues soirées. J'aurais tout de même bien voulu le voir à l'œuvre. En revanche, Véro, l'épouse de Rodolphe, qui est musicienne comme lui, a quand même réussi à en faire sortir quelques notes furtivement.

Mais en fait, je devrais dire « l'entrée », car c'est par là que nous sommes arrivés en poussant l'imposante double porte principale. Le toit est très haut, car derrière le piano, monte un vaste escalier qui débouche sur un couloir en mezzanine, donnant accès aux chambres. Là haut dorment les couples. La porte à main droite lorsque nous entrons dans la demeure mène à la salle à manger, relativement spacieuse également, avec une agréable cheminée très appréciée le soir. Puis c'est la cuisine, avec l'escalier qui descend à la cave.

A main gauche, une autre porte, à côté d'une vieille armure qui se veut sans doute décorative, mène sur un couloir. Une ancienne bibliothèque a été convertie en chambre par l'ajout d'un vieux sommier inconfortable, et une autre pièce en dortoir grâce à deux lits superposés. Entre les deux, une salle d'eau avec cabinet.

De larges fenêtres découpent la façade. Je me suis posté derrière l'une d'entre elle, et l'ai entrouverte pour fumer une cigarette. Puis une autre. Puis je me suis assis un moment sur une chaise au siège de paille, j'ai fermé les yeux, et j'ai essayé de me souvenir de ces années de facultés où je les ai connus. J'étais arrivé en région lyonnaise pour faire mes classes préparatoires. L'insuffisance de mes résultats m'a vite poussé à me réorienter vers un cursus moins prestigieux. Au début, je pensais rentrer chez mes parents à Saint-Claude, et aller à la faculté de sciences de Besançon ; mais finalement, la vraie ville m'attirait. Et puis, je n'avais pas envie de rentrer en vaincu, de revoir tous mes anciens camarades, ceux qui sont restés car ils sont encore plus paumés que moi. Au bout de quelques

années d'études coûteuses entre les quelques livres et les nombreuses bières, j'ai fini par me fâcher avec mes parents et subvenir à mes maigres besoins en donnant des cours du soir à des gosses encore plus débiles que moi. De temps en temps, j'allais également imprégner mes fringues de l'odeur infecte des hamburgers en travaillant au fast food, à deux pas du campus. Cela ne payait certes pas mon loyer, mais au moins je ramenaï de la nourriture infecte à l'œil. Alors, forcément, les mômes attardés, les cornets de frites, cela ne me laissait pas beaucoup de temps pour assister à, ou pour potasser, des cours qui ne m'intéressaient pas. Mais en juillet, je faisais toujours partie de ceux à qui l'année était validée de justesse, presque par pitié.

Mon premier pote de fac a été Jean Claude. Vraiment très sympathique. Il m'a fait découvrir la ville, a été mon binôme en travaux pratiques, et m'a toujours suivi. Pourtant, ce n'est pas forcément celui avec qui j'avais le plus d'atomes crochus. C'est sans doute avec Alain que j'ai le plus déliré. Un fou furieux. Toujours le premier pour nous emmener dans des bars louches, pour faire l'imbécile pendant les rares cours auxquels il assistait, pour sortir avec les plus jolies filles du quartier avant même qu'un autre ne les aie repérées ; et surtout il était déjà un dieu au tarot. On se retrouvait parfois le soir chez Rodolphe pour fumer le calumet de la paix, comme on dit ; du moins les deux premières années. Ensuite Rodolphe a laissé tomber ses études pour se consacrer à la musique... enfin, à « sa » musique. On le voyait encore de temps en temps, mais rapidement ; on allait le voir jouer dans les bistrot, pour l'encourager un peu et l'applaudir même si nous n'étions pas convaincus de son talent. Et puis j'ai passé quelques vacances avec lui. Il a été toujours le professionnel des plans foireux. Si vous voulez aller skier quand la neige a fondu, ou bien à la plage sur l'Atlantique pour la Toussaint parce que c'est moins cher, et s'y ennuyer à mourir dans le froid, appelez le. D'ailleurs, il n'a pas failli à sa réputation avec son château écossais. Une super affaire

qu'il a trouvée dans une agence de voyage où travaille une de ses ex. Quinze jours au printemps dans une vieille baraque perdue dans les champs ; programme : baignade dans le Loch Lee, balades à cheval et à pied, et repos. Pour ce qui est du repos, pas de problème. Les promenades, on en a fait une avant-hier, en arrivant, deux heures de marche, le temps suffisant pour prendre une bonne averse et rentrer en courant. Le paysan qui devait nous louer des chevaux est mort l'an dernier et sa ferme est abandonnée. Quant au lac, je vous défie de vous baigner en mars quand l'eau ne dépasse pas les dix degrés !

Pour arriver là, il nous a fallu prendre le bus ; trois heures de route sur les sentiers en terre après la nationale. Il en passe deux par semaines, paraît-il, quand la route est praticable. Certains parlent déjà de prendre le prochain si le temps ne s'améliore pas.

Je me relève, retourne à la fenêtre, tire une cigarette. Je n'y vois presque plus rien. Le ciel s'est obscurci ; les nuages masquent complètement les lumières stellaires. Un coup de tonnerre retentit. Un frisson passe entre mes épaules. Je ne me sens pas à l'aise, tout seul dans cette vaste entrée. J'allume vite ma tige et tire longuement pour me détendre. On dirait que mes angoisses me reprennent. Mais qu'est-ce que je fous là ? D'un côté, il y a Alain qui a insisté pour que je vienne. Il pensait que ça allait me détendre, m'aider à retrouver un peu le moral. Et puis... bien sûr... il y a Stéphanie qui est là, au premier !

L'obscurité est totale. Il commence à pleuvoir sérieusement dehors. Je n'ose pas retourner dans la bibliothèque. Je ne veux pas déranger Alain. Je referme la fenêtre, j'allume mon briquet pour avoir le peu de lumière nécessaire pour trouver un canapé. J'aperçois l'un d'entre eux, au pied de l'escalier. Je m'y approche lentement, en essayant de ne pas faire crisser le parquet. Je m'assois. Je

ferme les yeux. Je perçois les palpitations de mon cœur dans mes tympans. Je n'arrive pas à m'endormir. De quoi ai-je peur ? Il se passe peut être une heure ou deux ainsi. La tempête redouble d'intensité. La demeure semble vibrer de toutes parts. Et puis soudain, c'est le choc. Je sens ma tête qui explose, quelques lueurs qui tournent, et mon visage est collé au parquet. Mes yeux ne voient plus rien. Mes oreilles perçoivent un vague battement lointain, peut être les pas de mon assassin qui s'éloigne en courant ; puis la grosse horloge qui cause toutes les heures. Elles n'entendront pas les douze coups. Entre temps, c'est la déconfiture de l'esprit ; les synapses s'ouvrent joyeusement, toutes les cases se vident, et en une fraction de seconde je revois tout : les moments de bonheur dans le jardin avec mes frères, à faire des bonhommes de neige le lendemain de Noël, ma première fiancée, au lycée, que je ne savais pas bien embrasser, puis les soirées étudiantes, puis le jour où je me suis retrouvé assis à côté de Stéphanie en cours, son sourire, mes lettres d'amour qu'elle déchirait sans doute, mes poèmes qu'elle feignait de n'avoir pas trouvé ou pas avoir eu le temps de lire, les heures supplémentaires au fast food pour payer un bouquet de fleur qui restait à se faner devant la porte de son appartement toute la semaine, ses amants qui ne la méritaient pas et que j'avais envie de tuer, non par jalousie, ou juste un peu, mais surtout car ils la méprisaient, alors que moi je l'aurais aimée de tout mon cœur, de toutes mes forces...

Ces forces qui maintenant m'abandonnent. La violente douleur s'estompe, je ne sens même plus le sol froid sur ma joue, je n'entends plus l'horloge qui a encore quelques coups à hurler, mes idées se font floues, se liquéfient... ça y est, je le sens, c'est fini.

## Chapitre 2

### Suzanne

C'est horrible. C'est abominable. Et dire que j'ai sans doute heurté le corps il y a quelques heures. Quel cauchemar !

Je me tiens droite, comme une idiote, les deux mains jointes devant la bouche. Je n'arrive pas à y croire. Je pense que je ne suis pas la seule à être figée dans le mutisme et l'incrédulité. Presque tout le monde est réuni autour de la table ; mais ce matin, l'odeur du café et les flammes dansantes dans la cheminée ne réjouissent personne. Jeanne et Véro s'agitent entre la salle à manger et la cuisine, apparemment plus pour se donner du mouvement que pour vraiment ranger la table. Elles portent un bol ou un couteau à la fois, parfois le ramènent, s'arrêtent, repartent avec.

Ce sont les cris de Marie qui m'ont réveillée vers onze heures. J'étais seule dans le lit, je n'avais même pas senti François se lever. Encore à moitié endormie, j'ai enfilé rapidement ma robe de chambre, mes chaussons, et suis descendue voir. Du haut de l'escalier, j'ai vu le drap. Un grand drap blanc qui recouvre presque tout le corps et une partie du canapé. Rodolphe était dans l'entrée, à côté du piano, faisant les cent pas, une cigarette roulée mais non allumée à la bouche. Il m'a dit de ne pas regarder. Bien sûr, cela n'a fait qu'exciter ma curiosité. J'ai vu la tâche rouge sur le grand tissu blanc, et une main d'homme dépasser.

« qu'est ce qui se passe ? » ai-je lancé, terrifiée. Vincent pendant ce temps traînait son épouse en larmes vers la salle à manger. Personne ne m'a répondu sur le moment. J'ai vu pas mal d'agitation à côté, et j'ai suivi le couple. Autour de la table, Stéphanie remuait calmement son sucre dans son café, mais sa cuillère n'en finissait pas de tourner. Pierre serrait Jeanne dans ses bras. Jean Claude, dans le coin opposé, avait le nez collé à la fenêtre et semblait obnubilé par la pluie qui tombait. Tout le monde se sentait gêné et inutile. Le silence était oppressant. Alors Robert a pris la parole. « il y a eu un accident cette nuit ».

Marie a alors hurlé, hystérique : « c'est atroce, Vincent, vite, fuyons, je ne veux plus rester dans cet endroit maudit ! ». Véronique, la femme de Rodolphe, s'est levée, et a commencé à ramasser le pain sur la table. Ses yeux brillaient des larmes retenues, ses mains tremblaient d'angoisse. Et j'ai commencé à comprendre. J'ai tout de suite pensé à Alain et ai commencé à m'exclamer « où est... François ? ». Pierre a pris la parole : « il est parti avec Ernest... ». « où ça ? ». « Ils sont allés chercher de l'aide ». « Mais dites moi ce qui se passe ! ».

Je sentais mes dents claquer, mes jambes prêtes à se dérober sous moi. Vincent, d'habitude prolix et sûr de lui, a levé la tête, ouvert la bouche, puis s'est tu.

De nouveau Robert vient de rompre le silence : « Quand je me suis réveillé ce matin, Ernest défaisait le drap du quatrième lit ; celui qui n'est pas occupé dans notre chambre. Jean Claude dormait encore. Sans ouvrir les volets, il est sorti dans le couloir. Je me suis levé et je l'ai suivi. Là j'ai vu qu'il recouvrait le corps d'Antoine avec un drap. Quand je lui ai demandé ce qu'il faisait, il m'a juste répondu : ce n'est pas très joli, vaut mieux le recouvrir avant que les autres ne se lèvent. »